



Mémoire

Favela chic

Bals, anniversaires, portraits de famille... Depuis les années 1970, **Afonso Pimenta** photographie le quotidien de sa favela de Belo Horizonte au Brésil. Ses archives révèlent une autre image des bidonvilles.

« En 1985, la dictature persécute les Noirs. Pour résister, ils dansent. Ils viennent de toute la ville de Belo Horizonte ainsi que des favelas alentour pour se rassembler. Adilson veut se souvenir du moment. »



Mémoire ● Favela chic

« Avec 21 ans de mariage de ses parents, Cláudia me demande des photos avec ses enfants. Elle a 22 ou 23 ans. En 1989, à Serra, la favela où je vis, il est commun d'être mère aussi tôt. »



photographique. C'est un photographe important du bidonville, qui a l'une des plus grosses productions en noir et blanc. « Un garçon sérieux, chic, poli, admiré dans le quartier. Je rêvais de travailler pour lui, mais pour moi, vivre de la photo était impossible », raconte Afonso Pimenta. Très vite, la police expulse le Pimenta, dont la cabane est bâtie sur une terre privée. La famille peut construire une maison en briques dans une ville voisine. Afonso, lui, reste à la favela, recruté par les parents de João Mendes, qui le font entrer dans le magasin de leur fils. A Foto Mendes, il apprend le développement et couvre ses premiers mariages, anniversaires et baptêmes. « Je me sentais comme un papy pour avoir l'appareil autour du cou ». Il quitte son emploi à la mairie à 20 ans, en 1974.

« Pour la police, impossible qu'un gars comme moi ait un appareil professionnel. »

Au Brésil, bouillonnement culturel. Des voix s'élèvent contre la persécution des Noirs, dans la foulée du mouvement des droits civiques aux États-Unis. Les descendants d'esclaves, arrachés à leur Afrique natale entre le XVII^e et le XIX^e siècle pour cultiver le café dans la région de Rio de Janeiro ou travailler dans les mines du Minas Gerais, sont nombreux dans les favelas. Depuis les années 1970, le Mouvement noir unitif lutte contre la discrimination. Inégalité des revenus, manque d'accès à l'enseignement, racisme... Les fractures remontent à l'époque coloniale.

Au début des années 1980, Misael Avellino pousse la porte de Foto Mendes. À Serra, c'est un homme qui compte : il a cofondé Radio Favela, une station FM pirate hétéroclite avec une boutique de vinyle et un émetteur de fortune. Elle parle d'actualité, diffuse des informations sur les personnes hospitalisées ou les

Écrire l'histoire

Guilherme Cunha, 39 ans, est arrivé visuel et visé à Belo Horizonte. Il se demande que l'histoire du Brésil ne soit racontée que par ceux qui détiennent le pouvoir. « À l'école, les enfants des favelas apprennent que Belo Horizonte est une ville-jardin riche en culture, dansants, puis une ville bâtie par leurs grands, pauvres, sans que l'on ait le Minas Gerais cherché du travail. Ces vies là sont effacées. » En 2010, alors qu'il photographie le bidonville, il rencontre Ana, 23 ans. Cette favelada dégage un sex-appeal de photos, son « trépas ». « C'était du jamais vu, s'enthousiasme Guilherme Cunha. Ses clichés racontent la Serra des années 1970. Une vie quotidienne de rue, en famille. » Elle lui donne le nom d'un photographe, chez qui Guilherme Cunha frappe le soir même. « Il avait écrit ses négatifs les semaines d'avant ». Mais, grâce à lui, il rencontre João Mendes et Afonso Pimenta. Eux n'avaient rien fait.

Le jeune artiste s'enthousiasme. Il a mis la main sur un monde inconnu. « Ces images montrent la population noire dans des situations de travail, comme une remise de diplôme, alors qu'aux Archives nationales les photos d'enfants noirs ne servaient qu'à la pauvreté. » Une mission de sauvetage comme une. Aide par Kelly, habitante de la Serra, et Rodrigo, patron d'un studio photo de Belo Horizonte, il lance le projet. Partis à la recherche des moros, certains photos sont dans un sale état. L'équipe nettoie les négatifs, les scanne, les classe, identifie les personnes photographiées, les retrouve et s'entretient avec celles qui sont d'accord. En complément, João Mendes et Afonso Pimenta commentent et classent photos. « Nous devons préserver cette mémoire. En cherchant sur Google des images de Serra, vous ne trouvez que violence et pauvreté. Ce n'est qu'une partie de la réalité, mais les habitants se voient à travers ce miroir déformant. Il faut rectifier leur histoire. »

Jusqu'ici, 150 témoignages ont été enregistrés : 28 000 photos, nettes : 3 000, numérotées. Guilherme Cunha estime que 30 000 négatifs dorment encore dans leurs cartons. « Seulement avec des photographes d'origine locale les histoires s'enrichissent... » se prend-il à rêver. B.L.

Après le départ de la jeune militante, en 1983, c'est l'expulsion. La dette extérieure augmente, les taux d'intérêt sont élevés, la pauvreté s'accroît encore. Les favelas grossissent. La même année, Afonso Pimenta quitte Foto Mendes. Entre les bals, les photos à l'annexe et dans des domiciles privés, il réussit à vivre son art. « Dans les décennies 1980 et 1990, j'ai photographié 3 000 albums de famille ! ». Ce cliché montre la vie à l'Agglomerado da Serra. C'est une favela festive, loin de la misère, de la drogue et du trafic.

Bruno L.

Mémoire • Favela chic

« Ce danseur m'a demandé son portrait lors d'un bal étudiant de musique soul. »



« Ce sosie de Michael Jackson anime un anniversaire. »

Participe d'un concours de danse organisé dans un bal, 1985.



Fernando « Black », chef du groupe Black, danseur de soul et marchand ambulancier, 1987.



Simone fête ses 15 ans avec sa famille. Chaque samedi, cette grande ombre se révèle sur la piste de danse. Elle a morté à 16 ans. Assommée. On ignore le motif et qui est le complice. Tout le monde l'aimait.